

COUPS DE CŒUR ET (QUELQUES) EGRATIGNURES

Idées de lectures

Mon propos, c'est simplement d'évoquer en quelques feuillets, une huitaine d'ouvrages que j'ai eu envie de lire ces temps derniers. Une énumération «à la Prévert», éclectique ou disparate, au choix, de livres très divers qui m'ont chacun apporté plaisir, enseignement, ou distraction et parfois les trois à la fois.

J'aimerais vous faire partager mes coups de cœur, qui ne concernent pas tous des «best-sellers» ni même des perles rares, mais dont aucun ne laisse indifférent et parmi lesquels si ce n'est déjà le cas, vous pourrez trouver votre bonheur de lire.

De grands auteurs, deux Académiciens, Jacqueline de Romilly et Dany Laferrière qui vient de s'asseoir sur le siège jadis occupé par Montesquieu et Alexandre Dumas ; deux philosophes du Siècle des Lumières qui paraît si lointain en ces jours «de crise» comme on le répète à l'envi, et non des moindres : Diderot et Voltaire, ; deux écrivains contemporains ensuite qui ont produit des bestsellers de qualité littéraire reconnue ; Michel Houellebecq, dans le domaine de la sociologie et de la politique-fiction ; et Fred Vargas, écrivain-artiste surdouée, au rayon polars ; et enfin deux auteurs moins connus du grand public, qui tous deux évoquent l'Histoire, plus ou moins proche : l'une, la journaliste Laurence de Cambronnie raconte la vie très moderne de Madame de Staël et l'autre, l'historien, chercheur au CNRS, Pierre-Jean Luizard, décrypte le processus de ce qui se passe actuellement au Moyen-Orient.

A noter, – une simple remarque-, il est plus plaisant d'alterner la lecture de ces ouvrages, un roman distrayant, puis un opuscule plus sévère, et ainsi de suite, avec une exception pour l'ouvrage de Laferrière, série de récits-poèmes-méditations que l'on peut lire puis abandonner, ou bien découvrir en l'ouvrant au hasard des pages.

Pour commencer, deux petits livres, petits non du fait de leur propos bien sûr, mais par leur nombre de pages, une centaine tout au plus, et par leur prix (deux à trois euros) qui firent sensation en leur temps, au XVIII^e siècle, et sont redevenus, même si on ne les avait pas oubliés, des opuscules en vogue, et réédités au début de cette année, après les événements des 7 et 9 janvier derniers, on devine aisément pourquoi. Le premier, le «**TRAITE DE LA TOLERANCE**» de **VOLTAIRE**, fut publié en 1763, aux lendemains de la condamnation à mort et de l'exécution d'un père de famille huguenot accusé de la mort par «suicide supposé» de son fils aîné qui s'était converti au catholicisme. Malgré l'absence de preuves, à la demande populaire et sur ordre de treize juges, est condamné à mort Jean Calas qui clame son innocence et sera néanmoins exécuté. Par la suite, le condamné et sa famille seront réhabilités. Entre la plaidoirie et la dissertation philosophique et à partir du rappel des faits, Voltaire remonte à l'époque des Anciens, Grecs et Romains, n'y trouvant guère (à ses yeux du

moins), de traces d'intolérance religieuse. Même si la vérité historique du propos ne semble pas toujours avérée, c'est là l'occasion de réviser ses classiques, à travers un vibrant appel à la tolérance et à la liberté de pensée.

De la même façon, à la lecture de l'«**ENTRETIEN AVEC MADAME LA MARECHALE DE****» de **DIDEROT**, publié en 1771, on se replonge dans le Siècle des Lumières, mais cette fois-ci à la manière des Discours platoniciens. Le dialogue reprend en effet la méthode dialectique de Platon et de ses disciples, non sans y ajouter des retournements d'arguments et des notes d'humour, des jeux de l'esprit des plus savoureux et divertissants.

Jamais le philosophe ne paraît se prendre au sérieux lorsqu'il met en échec l'argumentation d'une dévote qui n'était autre, l'entretien ayant réellement eu lieu, que la Maréchale de Broglie. La question posée est de savoir s'il est possible d'être bon, en dehors d'une loi divine. Le questionnement se déroule sous forme d'un fin badinage qu'autorise l'art et les usages de la conversation à la française ; où l'admiration réciproque d'un bel esprit pour une belle femme se mêle à un zeste de séduction galante. C'est toujours intelligent, séduisant, souvent drôle.

Avec «**MADAME DE STAËL, LA FEMME QUI FAISAIT TREMBLER NAPOLEON**», **LAURENCE DE CAMBRONNE** écrit, elle, la biographie de la très brillante fille de Necker, le ministre des Finances du roi Louis XIX.

Née en 1766, et morte en 1817, citoyenne suisse et protestante, vivant le plus souvent en France, quand elle n'en n'était pas expulsée, ou exilée, elle traversa maints pays d'Europe en même temps que la Révolution, le Consulat et l'Empire. Le livre retrace

son parcours à travers vingt-quatre journées décisives dans la vie d'une femme pour le moins peu ordinaire. Ecrivaine politique, pas moins de quinze ouvrages qui la montrent libérale, démocrate, européenne avant la lettre, quand l'époque, et les salons littéraires étaient royalistes, jacobins ou bonapartistes. Elle ouvre ses portes, son mari étant l'ambassadeur de Suède, le baron de Staël-Holstein, à des personnalités de tous horizons. A force de provoquer «le pouvoir» elle est exilée sous Bonaparte dans son château de Coppet, aux bords du lac Léman. Son salon helvétique devient alors le rendez-vous de toute l'intelligentsia européenne, Jefferson et Lord Byron, Talleyrand, Lafayette, Chateaubriand ou Juliette Récamier.

Avec ses cinq enfants de quatre pères différents, elle parcourt l'Europe où partout on admire son esprit et l'on apprécie ses avis (sur tout...) L'un de ses nombreux amants, – Madame de Staël ne fut pas un pur esprit-, mais aussi l'un des plus permanents (un intermittent, en quelque sorte), pour ne pas faire un mauvais jeu de mots, est Benjamin Constant qui disait à son propos «*si elle avait su gouverner, elle aurait gouverné le monde !*» Finalement lassée de ses errances, d'exils en exils, cette femme puissante et attachante, en avance sur son temps, écrira par la suite des romans dans lesquels elle fut l'une des premières à décrire les sentiments, les émotions, ouvrant par là-même la voie au Romantisme.

Sa biographie, elle, se lit comme un roman feuilleton en vingt-quatre épisodes. A chaque fois, le contexte historique du jour précède le récit où se mêlent pérégrinations de l'héroïne et événements de l'histoire européenne qui rebondissent de la Révolution à l'Empire, associant au passage, personnages célèbres et

mille-et-un amants, aristocrates, responsables politiques, artistes ou intellectuels.

Restons sur le terrain historique, mais changeons de sites géographiques, avec « **LE PIEGE DAECH, L'ETAT ISLAMIQUE OU LE RETOUR DE L'HISTOIRE** » par **PIERRE-JEAN LUIZARD** chercheur au CNRS, spécialiste du Moyen-Orient.

Pour quelle raison lire ce petit livre (un petit format de cent-quatre-vingts pages) ? Avant toute chose parce qu'il éclaire les événements qui se déroulent actuellement sur le pourtour moyen-oriental de la Méditerranée, là où il y a près de deux mille cinq cents ans Alexandre le Grand s'élançait de Grèce vers l'Asie Mineure jusqu'en Libye, en passant par les rives de l'Indus et les palais de Babylone.

En premier lieu, il importe de préciser que l'ouvrage a été terminé en décembre 2014, avant les événements de janvier dernier.

En essayant de résumer la thèse de l'historien, on pourrait dire qu'à ses yeux, l'Etat islamique, Daech est le résultat des séquelles de l'après-guerre de 14-18, à l'issue de laquelle, en 1920, les vainqueurs de la Première Guerre Mondiale se partagèrent les dépouilles de l'Empire Ottoman, pour aboutir à la guerre Iran-Irak, puis aux guerres américaines, pour finalement en arriver, après maints épisodes guerriers, à la prise de Tikrit et Mossoul et à la proclamation, en juin 2014, du Califat de Bagdad.

Après avoir exposé les raisons et racines de ce processus, Pierre-Jean Luizard décrypte la stratégie de l'Etat islamique et son fonctionnement. Le ressort de cette stratégie repose avant toute chose sur la provocation, jouer avec les peurs de l'Occident, bafouer ses valeurs culturelles et morales que plus personne ne peut désormais ignorer du fait d'une propagande savamment orchestrée, de la destruction des statues méso-

potamiennes du Musée de Mossoul et du pillage de l'or et des devises de ses banques, du saccage de la cité de l'oasis de Palmyre, sans oublier les sinistres décapitations révélées par des vidéos soigneusement mises en scène par des experts. Ce que l'on connaît moins en revanche, c'est le fonctionnement administratif de cet état, qui n'a rien à voir avec les nébuleuses terroristes d'Al Qaida.

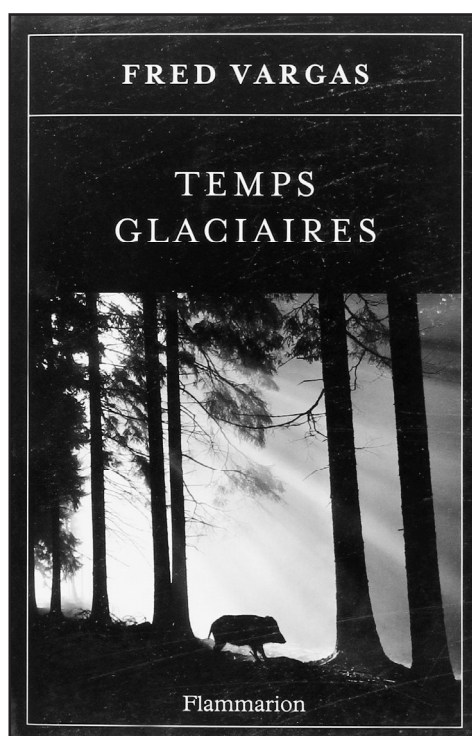
Daesh n'impose pas une domination qui soit importée de l'extérieur par des «étrangers» mais implante un état qui s'appuie sur des relais locaux qui ont pour premières obligations d'arborer le drapeau noir de Daech et appliquer la charia. Ceux-ci prélèvent, en outre, des impôts pour payer les fonctionnaires et soulager les plus démunis. En revanche les affairistes corrompus sous l'«ancien régime», les «affameurs du peuple», sont pourchassés et exécutés. Les prix des denrées de base sont contrôlés et à nouveaux abordables. D'où un certain calme des populations. On devine évidemment ce que peuvent, de leur côté, penser les femmes soumises au régime de la charia particulièrement cruel qui leur est imposé.

Il y a ainsi, quoi que l'on pense par ailleurs de cette «légalité», un état, des ministres, un pouvoir judiciaire représentés par des tribunaux islamiques, une fiscalité et une armée renforcée par nombre de volontaires de tous pays.

Il s'agit là d'un livre où l'on voit s'écrire sous nos yeux des pages d'Histoire contemporaine qui constituent un document terrifiant mais rigoureux et clair, facile à lire même si l'on s'embrouille un peu parmi les noms de tribus, chiïtes, sunnites, alaouites, yézides, etc.

Plus distrayant, même si les éléments historiques n'en sont pas absents, le dernier roman policier de **FRED VARGAS**, « **LES TEMPS**

GLACIAIRES». Pour l'avoir entendue se confier, comme par mégarde, au journaliste qui l'interrogeait, j'ai compris à quel point cette intellectuelle accomplie, bardée de diplômes, était avant toute chose une écrivaine-artiste que ses personnages réveillaient en venant frapper à la porte de ses songes jusqu'à ce qu'ils trouvent une place dans le roman. Ce personnage précisément qui la hantait, ne lui laissant aucun répit, c'était Robespierre qui voulait absolument être de la partie alors que le livre se déroulait de la Normandie à l'Islande, à l'époque contemporaine.



Résultat, un de ses meilleurs polars où n'intervient aucun fait ni personnage surréalistes ou quasi-magiques. On reste dans le réel et

pourtant Robespierre entre bien en scène, aujourd'hui. Ici et maintenant, le personnage circule dans le roman. C'est bien joué, on le découvre, à la fin, bien sûr, l'astuce est maligne. A cinquante-huit ans, la romancière, docteur en histoire, chercheuse au CNRS, – son sujet c'est la peste au Moyen-âge – , elle est aussi spécialiste d'archéozoologie et effectue également des fouilles rue de Lutèce, juste en face du Palais de Justice. De là à écrire des romans policiers, il n'y avait qu'un pas qu'elle a franchi aisément en 1980. Depuis, elle a publié une quinzaine d'ouvrages. En librairie au début de l'année, «Les Temps Glaciaires» est l'un des plus aboutis, l'un des plus habiles pour intégrer une fiction historique, tel un «re-make» du passé, et l'irruption de Robespierre dans le cours d'une enquête du célèbre commissaire Jean-Baptiste Adamsberg, entouré de tout ou partie de ses plus ou moins fidèles ou rebelles, acolytes et adjoints, Danglard et Veyrenc, sans oublier la solide Violette Rétencourt, 1,84 m et 110 kg qui leur sauve la vie à tous, en Islande.

Deux enquêtes inextricablement enchevêtrées progressent de façon aussi limpide qu'impitoyable à travers détours et fausses pistes au cours de près de cinq cents pages délectables car, outre l'intrigue et ses deux développements, la psychologie des personnages principaux et secondaires est tout particulièrement fouillée.

Première piste : un meurtre dans une baignoire, qui pourrait être un suicide s'il n'était signé du dessin d'une guillotine, puis deux autres meurtres, également signés de la même façon. Ce qui conduit à une seconde piste, celle d'une étrange association férue précisément des écrits de Maximilien de Robespierre, une société savante d'individus emperruqués qui chaque

lundi, réinterprètent, à Saint-Ouen, les séances de l'Assemblée Nationale sous la Révolution. Un voyage en Islande fait le lien entre les deux pistes, car les trois morts se sont en effet rencontrés, dix ans auparavant, lors d'une expédition dans les glaces islandaises, laquelle expédition a viré au drame.

Au total cinq cents pages que l'on n'a pas vu se tourner arrivent à dénouer tous les fils de ces suspenses si particuliers dont Fred Vargas sait si bien tirer les ficelles.

Autre grand succès, avec « **SOUMISSION** » de **MICHEL HOUELLEBECQ**, Prix Goncourt 2010, on aborde un registre radicalement différent.

A près de soixante ans, prénommé Michel à la suite d'une visite au Mont Saint-Michel de ses parents qui l'abandonnèrent peu après à la garde de ses grands-parents, il suit une « prépa » et intègre « l'Agro ». Devenu ingénieur agronome, il bifurque vers l'enseignement des prises de vue cinématographiques. Bientôt il se marie, ils ont un fils prénommé Etienne.

Il fait ensuite une longue dépression, puis se remarie et part vivre en Irlande.

En 1983, il se lance dans l'informatique, passe un concours administratif et obtient un emploi à l'Assemblée Nationale. Ayant obtenu l'ancienneté nécessaire, en 1996, il demande sa mise en disponibilité pour se consacrer pleinement à l'écriture et notamment à la poésie. Son recueil de poèmes « La Poursuite du Bonheur » lui vaut en 1991, Le Prix Tristan Tzara.

Vient alors le temps des romans. Le premier paraît en 1994, c'est « L'Extension du Domaine de la Lutte », où il décrit toute la misère affective de l'homme contemporain. Ce récit remporte peu de succès auprès du public mais devient rapidement un livre-culte,

loué à la télévision aussi bien par la critique Michel Polac que par Laure Adler au cercle de Minuit. C'est dans le fracas d'une première polémique que paraissent, en 1998, « Les Particules élémentaires » qui mettent son auteur au pilori de la misogynie. Le tapage médiatique s'amplifie sur le terrain des idées politiques de Michel Houellebecq (anti-mai 68, etc.). Gros succès, en 2005, de « La possibilité d'une île », l'ouvrage ne se vend « que » trois-cent mille exemplaires (moins que prévu). Mais bientôt, un nouveau parfum de scandale atteint l'auteur avec la sortie d'un livre, « L'Innocente » écrit par sa mère qui l'injurie grossièrement alors qu'ils ne se sont pas vus depuis près de vingt ans. En 2010, il semble aborder des eaux plus calmes. Son roman « La Carte et le Territoire » qui évoquent les rapports difficiles d'un père et d'un fils et les arcanes du monde de l'art contemporain, obtient le Prix Goncourt.

Il confiera : « *La vie ne m'intéresse pas assez pour que je puisse me passer d'écrire* ».

Son plus récent livre « Soumission » sort en librairie le 7 janvier, juste au moment des attentats contre Charlie Hebdo et le supermarché casher.

Coïncidence fâcheuse ou pas, vagues et remous déferlent, éditeur et auteur suspendent aussitôt toute campagne de promotion. Mais le livre surfant sur la conjoncture prend vite son élan. Cette fiction politique met en effet en scène la prise de pouvoir des Musulmans à l'issue des Présidentielles de 2022. S'appuyant sur une analyse minutieuse de l'actualité politique, Houellebecq décrit avec tous les détails et les citations qui « font vrai » un futur proche comme si l'on y était déjà.

Après le monde de l'art ou celui de la consommation ou du tourisme de masse aux antipodes, le romancier s'attaque cette fois-ci à l'univers

politique sur fond de milieu universitaire et d'une civilisation qu'il montre vieillissante, pour bâtir une fable qui ait la couleur d'une réalité.

Pour parvenir à cet « effet de réel », il multiplie dans un style qui lui est propre, les détails de la vie quotidienne et, non sans humour, par exemple, d'irrésistibles descriptions de plats surgelés quasi-véridiques. Il juxtapose par ailleurs style blanc ou plat et longues phrases littéraires ou envolées poétiques sur l'état du ciel. Autre procédé qui tend à rendre surréel, le réel qu'il décrit, l'utilisation d'un amalgame de discours, plus vrais que nature et cités tels quels : discours pseudo-politiques ou journalistiques, slogans publicitaires, langage bureaucratique ou encore modes d'emploi techniques.

S'y ajoutent dans ce roman-là la présence, ou plutôt le « name dropping »⁽¹⁾ d'hommes politiques actuels, Manuel Valls, François Hollande, Jean-François Coppe ou Marine Le Pen côtoyant le candidat d'un parti fictif, « La Fraternité musulmane », un certain Mohammed Ben Abbès, décrit comme intelligent et charismatique, largement diplômé. Tant et si bien qu'il réussit à se hisser au second tour des Présidentielles et à être élu grâce au soutien de tous les partis traditionnels faisant front commun contre le FN, présent à ce second tour.

La (mauvaise) farce est prestement troussée de même que les conséquences de l'arrivée au pouvoir, et notamment à l'Université, de la Fraternité musulmane.

En ce qui concerne les femmes, le résultat est particulièrement dommageable, évoqué dans un drôle d'humour au second degré. Les femmes n'ont plus le droit de travailler (seulement à la maison) et la polygamie est légalisée. Du coup, le chômage baisse... On rit jaune...

Cette fable grinçante, qui n'est, sous ses allures de « document » qu'un roman – un roman d'anticipation –, devient moins plaisante vers la fin du livre, lorsque le narrateur retrouve ses démons dépressifs et suicidaires que la pratique du sexe tarifé ne semble guère consoler. De même qu'un certain salmigondis philosophico-théologique n'amuse pas non plus le lecteur.

Au total, néanmoins, il s'agit d'un roman très habile et désopilant, écrit de surcroît avec talent, qu'il ne faut pas prendre au sérieux même s'il se trouve parfois avoir la couleur et le goût du réel. Un roman qui propose toutefois un schéma d'anticipation qui pose question.

Pour se remettre de ses émotions, après la lecture de ces diaboliques soubresauts politiques, et autres turpitudes, rien de mieux que l'évocation de la sérénité et la sagesse des Anciens que nous a transmise **JACQUELINE DE ROMILLY**.

Ses derniers propos érudits et sensibles, ce testament humaniste dicté alors qu'elle avait plus de quatre-vingt dix-sept ans et qu'elle était totalement aveugle, sont rassemblés dans « **LA GRANDEUR DE L'HOMME AU SIECLE DE PERICLES** » publié en 2010.

Membre de l'Académie Française, première femme nommée professeur au Collège de France, après avoir été admise à vingt ans à l'Ecole Normale Supérieure.

Agrégée de Lettres à vingt-six ans, elle se voit refuser par le régime de Vichy, étant d'origine juive, le droit d'enseigner mais néanmoins en 1947 elle obtient un doctorat ès Lettres et commence alors une carrière universitaire qui la conduira jusqu'au Quai Conti.

L'étude des textes de l'historien Thucydide la passionne. Elle traduit les quelque mille cinq-cents